

# Danièle Alexandre-Bidon

---

## Blessures de guerre et mort du guerrier : (à travers la "Bible Maciejowski", France, XIIIe siècle)

---

Acta Archaeologica Lodziensia nr 47, 71-82

---

2001

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej [bazhum.muzhp.pl](http://bazhum.muzhp.pl), gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

## BLESSURES DE GUERRE ET MORT DU GUERRIER (À TRAVERS LA *BIBLE MACIEJOWSKI*, FRANCE, XIII<sup>E</sup> SIÈCLE)

Il peut sembler paradoxal d'utiliser l'illustration d'un texte saint écrit il y a plusieurs millénaires pour traiter de la guerre et de la mort au Moyen Âge. En vérité, la démarche est fondée: l'Ancien Testament constitue un modèle de comportement toujours valide, dans l'aristocratie, jusqu'à la fin du Moyen Âge<sup>1</sup>, et la Bible a été l'objet d'illustrations militaires sans cesse réactualisées; au XIII<sup>e</sup> siècle, les livres étaient encore principalement destinés à la haute noblesse, notamment les ouvrages dotés de nombreuses illustrations; et, au temps de saint Louis, les hommes de l'aristocratie sont avant tout des guerriers, davantage sans doute que des fidèles pratiquants et dévots; ils vivent dans l'ambiance de la croisade: ce qui les intéresse peut-être surtout, dans les Bibles illustrées, c'est de pouvoir visualiser les scènes de bataille, nombreuses il est vrai dans le Livre, et de les comparer avec celles dont ils ont eu ou auront l'expérience. Tel fut peut-être le cas du destinataire inconnu de la *Bible Maciejowski*<sup>2</sup>, un manuscrit enluminé contemporain de la septième croisade (1245-1250), puisque composé vers 1255.

### I. Des bibles militantes et actualisées

Peinte au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle par un atelier vraisemblablement laïc, en tout cas bien informé des techniques guerrières et de l'armement du temps, la *Bible M.* est un remarquable exemple de la religiosité „militariste” des milieux de la haute noblesse. C'est à ce seul milieu, en effet, que peut s'adresser ce volume, à l'origine un livre d'images seulement, doté d'un cycle iconographique d'une ampleur aussi inusitée (283 illustrations en pleine page minimum) et d'une telle qualité: un clerc d'Église, fût-il de haut rang, n'aurait vraisemblablement pas apprécié une Bible conçue à l'exclusion de tout texte; un livre dans lequel l'illustration l'emporte sur le texte est en revanche adapté à l'usage laïc; un chevalier paraît le public tout indiqué pour un livre dans l'illustration duquel le combat équestre l'emporte largement sur la lutte à pied, les piétons étant presque absents de l'histoire.

Cependant, on ne connaît pas davantage l'identité du destinataire que la personnalité des artistes. Six ou sept peintres demeurés anonymes ont œuvré à sa fabrication, qui se sont peut-être inspirés de peintures murales ou avaient reçu une formation de fresquiste. On a longtemps cru que les artistes, travaillant dans les années 1250, étaient Parisiens. On les pense maintenant originaires du nord de la France<sup>3</sup>, voire de Flandre<sup>4</sup>. De fait, bien des points communs existent avec l'enluminure de cette région. Ainsi, un recueil de textes bibliques et liturgique, réalisé dans cette même région, se réfère encore, quelque trente ans plus tard, aux modèles iconographiques de la *Bible M.*: on observe que les enlumineurs emploient des mises en page et une gamme d'expression similaires pour les mêmes personnages, par exemple Goliath en guerrier<sup>5</sup>.

Mais, s'il existe des similitudes avec d'autres manuscrits, la *Bible M.* constitue un ouvrage exceptionnel, sans équivalent en France: il s'agit d'une Bible de grand format et surtout historiée à l'exclusion de tout texte. Sur plus de 92 pages enluminées, à raison de deux à quatre épisodes par feuillet, elle déroule son récit, de la Genèse à l'histoire de David incluse. Ultérieurement, au XIV<sup>e</sup> siècle, un scribe enlumineur italien a rajouté, pour un public moins épris de violence et davantage d'enseignement religieux, un commentaire en latin, traduit au XVII<sup>e</sup> siècle en persan pour l'un des propriétaires successifs de l'ouvrage, un Shah, résidant à Isfahan, qui l'a reçu du cardinal Maciejowski, de Cracovie. Aujourd'hui, la *Bible M.* est conservée à New York, pour la quasi totalité de ses feuillets, deux d'entre eux, séparés, se trouvant encore à la Bibliothèque nationale de France, à Paris, quelques autres chez des collectionneurs privés.

Sur les 283 illustrations de la *Bible M.* (en général quatre par page), une cinquantaine comporte des scènes de massacres hyperréalistes, dont une trentaine sont des scènes de bataille: focalisons-nous sur ces dernières, à l'exclusion des massacres de civils, plus directement inspirés des textes vétéro-testamentaires. Les scènes de combat les plus sanglantes sont, de manière sans doute révélatrice, extraites non

<sup>1</sup> Voir D. A l e x a n d r e - B i d o n, *La Mort au Moyen Âge (XIIIe-XVIe siècle)*, Paris, Hachette, coll. La vie quotidienne, 1998, chapitre 1.

<sup>2</sup> Conservée pour l'essentiel à New York, Pierpont Morgan Library, ms 638. Par commodité, dans le cours du texte, nous emploierons désormais pour la désigner, l'expression de „Bible M.”.

<sup>3</sup> F. A v r i l, *L'Enluminure à l'époque gothique. 1200-1420*, Bibliothèque de l'Image, s.l.s.d., p. 15-20.

<sup>4</sup> Comme il ressort de la conférence donnée par Patricia Stirneman et Michel Pastoureau, „La Bible Maciejowski”, Paris, Les Ymagiers, IRHT, 23 avril 2001.

<sup>5</sup> Londres, British Library, Add. MS 11639, *Recueil de textes bibliques et liturgiques*.

des livres poétiques ou prophétiques de l'Ancien Testament mais des livres historiques, qui se prêtent le mieux à une interprétation contemporaine médiévale: les livres de *Josué*, des *Juges*, de *I Samuel* et *II Samuel*. Ainsi, il n'est pas intéressant d'examiner comment les artistes ont suivi le texte biblique ou, au contraire, se sont démarqués du modèle scripturaire. Ils ont souvent respecté la Bible lorsque sa teneur coïncidait avec les pratiques militaires et la poliorcétique médiévales: sièges de villes, sape de murailles, combats à l'épée, archerie sont effectivement mentionnés par les écrits bibliques. Ils ont fidèlement représenté les scènes de combats individuels lorsqu'elles étaient convenablement détaillées: il faut alors se méfier de ne pas prendre pour médiéval ce qui ne serait que biblique en matière de technique du combat; ainsi, dans *II Samuel* 11, 18-23, les enlumineurs respectent strictement le livre biblique: „Abner le frappa au ventre avec l'extrémité inférieure de sa lance et la lance sortit par derrière”. C'est très exactement ce que font les deux combattants à pied qui s'affrontent dans l'image correspondante. Dans *II Samuel* 2, 12-17, le texte dit que „chacun, saisissant son adversaire par la tête, lui enfonça son épée dans le flanc”. Dans l'image, des piétons s'entretuent de la sorte.

Il semble en revanche que les cavaliers ne soient pas (ou beaucoup moins) inféodés au texte biblique. Ils agissent en chevaliers du Moyen Âge. En outre, généralement, le peintre corrige instinctivement le texte. Ainsi, dans un extrait des *Juges*, III, 20-30, il est dit que „Ehud avança la main gauche, tira l'épée de son côté droit et la lui enfonça dans le ventre. La poignée même entra après la lame et la graisse se referma autour de la lame, car il ne retira pas du ventre l'épée, qui sortit par derrière”. Le détail a sans doute été jugé exagéré par l'artiste, qui a choisi de montrer la poignée de l'arme sortant simplement de la plaie. Ainsi l'interprétation iconographique de la Bible donne-t-elle lieu à des représentations vraisemblables aux yeux du lecteur médiéval, car dûment actualisées: à chaque épisode, les artistes ont ajouté des ingrédients typiquement médiévaux; ainsi, les joutes à la lance, qui abondent dans la *Bible M.*, ne sont-elles, à une exception près, jamais décrites dans les passages correspondants de l'Ancien Testament.

De surcroît, les artistes ont souvent éliminé tout ou partie des interventions divines dans le cours des combats, qui paraîtraient peu plausible à un lecteur guerrier préférant voir, dans la Bible, des histoires de batailles vraisemblables; ainsi, les chutes de pierres jetées du haut du ciel par la volonté de Dieu sont-elles limitées à la représentation, allusive pour le moins, du soleil ou de la lune. Ils ont évité de représenter des scènes choquantes pour un chevalier médiéval: dans le livre *II Samuel* (VIII 3-6), David fait couper les tendons des montures de ses ennemis. Rien de tel ne figure dans l'image correspondante. Mieux encore, presque aucun cheval mort n'est représenté dans la *Bible M.*: à une exception près, une tête équine qui paraît coupée, les seules blessures des chevaux sont les lacérations dues aux coups d'épéon données au plus fort du combat; au XIII<sup>e</sup> siècle, on ne peut pas envisager de tuer un cheval, l'*alter ego* du chevalier, respecté pour lui-même (son coût

d'achat et d'entretien, son rôle dans le combat) mais aussi pour les symboles chrétiens qu'il représente: il est en effet, pour les moralistes, le *seigneur du peuple et le sergent de Dieu*. La conception chevaleresque du combat pousse donc à exclure de la représentation certains détails des scènes bibliques, qui auraient pu déplaire au commanditaire de l'ouvrage.

Les artistes insistent en revanche sur les *militaria* et les images de la *Bible M.* constituent donc un véritable catalogue de coutumes et costumes militaires, d'armement et de machines de guerre médiévaux. Qu'une Bible médiévale se présente (en partie) comme un livre d'art militaire n'est pas un cas unique, et ce phénomène s'explique aisément: l'Ancien Testament est un exemple pour les chefs de guerre ou d'État médiévaux, et le roi David, héros de la *Bible M.*, un modèle pour les rois „très-chrétiens”<sup>6</sup>; au XIII<sup>e</sup> siècle, les moralistes interprètent volontiers le christianisme en termes de combat guerrier; à Paris, un prédicateur comme Ranulphe de la Houblonnière, flattant l'imagination épique de ses auditeurs, ose comparer l'entrée du Christ à Jérusalem aux chevaliers qui vont au tournoi armés de pied en cap, au son des trompettes<sup>7</sup>. Au début du XIV<sup>e</sup> siècle, les écrits militants de Raimond Lulle sont illustrés de scènes de sièges et de convois de chevaliers, à la tête desquels le pédagogue et théologien catalan du XIII<sup>e</sup> siècle est placé, à cheval et brandissant la bannière de la foi<sup>8</sup>. La Bible a si souvent servi de justificatif et d'alibi à la violence guerrière que le prédicateur anglais Wycliffe, au XV<sup>e</sup> siècle, n'hésite pas à critiquer le fait qu'on puisse avoir recours à l'Ancien Testament pour justifier la guerre<sup>9</sup>.

Les artistes ne sont pas en reste; dans l'iconographie médiévale, le combat de chevaliers symbolise la lutte du Bien contre le Mal. Au XIII<sup>e</sup> siècle, la lutte des vertus contre les vices se fonde par exemple sur l'image mnémotechnique et moralisée du chevalier en armes et de son cheval<sup>10</sup>: toutes les pièces de l'armement et du harnachement sont interprétées et légendées en termes de vertus chrétiennes. Enfin, le lecteur médiéval est depuis longtemps habitué à lire l'Ancien Testament dans une optique guerrière et il

<sup>6</sup> A. Gr abois, *Un mythe fondamental de l'histoire de France au Moyen Âge: le „roi David”, précurseur du „roi très chrétien”*, „Revue Historique”, janvier-mars 1992, tome 287, n° 581.

<sup>7</sup> Voir N. B é r i o u, *La Prédication de Ranulphe de la Houblonnière. Sermons aux clercs et aux simples gens à Paris au XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Études augustiniennes, 1987, 2 vols.

<sup>8</sup> *Manuscrit de Karlsruhe*, Badische Landesbibliothek, image publiée notamment dans M. P i e r r e, *Moyen Âge*, Paris, Hachette, 1996, p. 121. Sur la pensée militaire ou croisée de R. Lulle, voir, entre autres, R. S u g r a n y e s d e F r a n c h, *L'apologétique de Raimond Lulle. Islam et chrétiens du Midi (XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s.)*, „Cahiers de Fanjeaux”, 18, Toulouse, Privat, 1982, p. 373-393 et *Raymond Lulle et le pays d'Oc.*, „Cahiers de Fanjeaux”, 22, Toulouse, Privat, 1987.

<sup>9</sup> P. C o n t a m i n e, *La Guerre au Moyen Âge*, Paris, PUF, coll. Nouvelle Clio, 1980, p. 465.

<sup>10</sup> Par exemple, Guillaume Peyrant, Londres, British Library, MS Harley 3244.

trouve normal de voir les acteurs de l'histoire sainte costumés en soldats médiévaux: pour ne prendre que quelques exemples connus, ainsi en va-t-il, au XII<sup>e</sup> siècle, des chapiteaux figurant le combat de David et Goliath, à Vézelay, dans la basilique Sainte-Madeleine et, au XIII<sup>e</sup> siècle, du fameux *Psautier de saint Louis*, réalisé entre 1256 et 1270<sup>11</sup>.

La *Bible M.* s'inscrit par conséquent dans tout un courant de pensée qui compare l'Ancien Testament et le christianisme à une guerre médiévale et, à partir du temps des croisades, à une guerre sainte. L'originalité de la *Bible M.*, en la matière, provient essentiellement de l'ampleur peu commune du cycle iconographique – aucune autre Bible médiévale ne présente autant d'images, ni surtout le principe d'une illustration excluant le texte vétéro-testamentaire – et surtout autant d'images de type militaire. Au XIII<sup>e</sup> siècle, les lecteurs des manuscrits enluminés, tout comme les auditeurs d'un sermon ou d'une prédication, apprécient vivement les comparaisons concrètes avec les choses matérielles, plus aisées à comprendre que l'abstraction de la pensée pure, et auteurs ou artistes se sont habitués, pour mieux convaincre, à employer le procédé des *realia*. Ici, les *realia* sont principalement des *militaria*.

Pour réaliser leur ouvrage, l'équipe d'artistes de la *Bible M.*, ou du moins l'un d'entre eux, a dû se renseigner sur les équipements militaires, armement, harnachement, et même gestuelle des combattants. De fait, les images de la *Bible M.* démontrent la bonne information des artistes en la matière au point que l'on pourrait être tenté de penser que les enlumineurs avaient une connaissance de première main des techniques de combat, qui ont pu leur être narrées, voire mimées, par le commanditaire ou ses proches; il en va de même des armes, qu'ils ont pu reproduire à partir de l'arsenal de son château ou de son armée. Les machines de guerre sont plutôt mieux rendues par leurs soins que dans bien des traités d'art militaire, ou d'autres Bibles<sup>12</sup>. Certains détails laissent même à penser qu'ils auraient pu avoir une expérience personnelle des combats. Ainsi, la représentation réaliste de blessures abdominales, notamment une vue anatomique des entrailles sortant d'une plaie au ventre, est presque nécessairement le fruit d'une observation sur le terrain<sup>13</sup>: certes, au moment où la *Bible M.* est enluminée, les premières autopsies médicales sont réalisées, depuis peu; mais si de telles opérations sont connues, en Italie, dès le premier tiers du XIII<sup>e</sup> siècle, elles n'interviennent, en Angleterre, que dans les années 1260, et plus tardivement encore en France. Quant aux leçons de dissection, auxquels se joindront les artistes, ils n'ont cours, en Italie, que dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle et, dans notre pays, à partir des années 1470 seulement. Autre exemple,

le talent des enlumineurs de la *Bible M.* à rendre la mollesse des dépouilles des chevaliers défunts, qui gisent sur le champ de bataille avec une impression de total abandon qu'aucun autre manuscrit ne rend avec autant de réalisme. Les têtes décapitées ne sont pas disposées de champ, toutes droites, comme par exemple dans un *Roman de toute chevalerie*<sup>14</sup>; elles ont roulé au sol. L'information des enlumineurs de la *Bible M.* paraît, en la matière, plutôt originale et ne semble pas se fonder, ou pas seulement, sur des modèles pour artistes, même si l'on repère, quelquefois, des procédés communs à d'autres manuscrits: ainsi le stéréotype du cheval effondré au sol sous le choc du combat, les jambes pliées sous lui, qui se retrouve à l'identique dans un manuscrit français de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, un *Roman du Graal* conservé à la Bibliothèque nationale de France.

Mais sur quels champs de batailles ceux de la *Bible M.* auraient-ils pu acquérir cette expérience visuelle du combat? N'auraient-ils pas suivi les Croisés en Orient, ce qui, d'ailleurs, n'aurait rien d'in vraisemblable? On sait en effet que des manuscrits enluminés français ont été peints sur place et que les artistes, qui se déplaçaient avec leurs commanditaires<sup>15</sup>, continuaient de produire œuvres indispensables, comme des Bibles parfois également dotées d'un cycle iconographique en séquences d'images, telle la *Bible M.*<sup>16</sup>, ou distrayantes, comme des romans de la Table ronde<sup>17</sup>.

### La Bible et l' „esprit de croisade”

La *Bible M.* n'est pas le seul manuscrit de ce type à privilégier le caractère militaire de l'Ancien Testament et à renvoyer, peut-être est-ce le cas ici - à l'idée de croisade, à la fois dans le choix des textes et par l'association avec d'autres écrits. Ainsi trouve-t-on, aujourd'hui conservée à Londres, une Bible en français datée du XIII<sup>e</sup> siècle qui, tout comme la *Bible M.*, ne comporte qu'une partie du texte saint, en l'occurrence le *Livre des Rois* I, XVII-XXII et II, III-XX. Exécutée pour un haut personnage, cette Bible est reliée avec une série d'écrits d'origines très diverses mais qui obéissent tous à un même esprit: une *Histoire d'Alexandre*<sup>18</sup>, un *Livre du Grand Khan* de Marco Polo,

<sup>14</sup> Paris, BNF, ms Français 24364 f 40.

<sup>15</sup> H. B u c h t a l, *Miniatures Paintings in the Latin Kingdom of Jerusalem*, Oxford, 1957.

<sup>16</sup> Voir la Bible datée du séjour de saint Louis en Terre sainte, vers 1250-1256, exécutée à Saint-Jean-d'Acre, sans doute commanditée par le roi de France lui-même: Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, ms 5211 Rés. *Trésors de la Bibliothèque de l'Arsenal*, catalogue de l'exposition, Paris, 1980, notice 87, p. 50-51.

<sup>17</sup> Par exemple *Roman du Graal* et *Histoire de Merlin*, fin XIII<sup>e</sup> siècle, Tours, BM, ms 951.

<sup>18</sup> C'est donc bien avant Charles le Téméraire, comme le pense à tort A. Dupront, que l'idéal de croisade s'exprime dans la personnalité d'Alexandre. Voir A. D u p r o n t, *Le Mythe de croisade*, Paris, Gallimard, 1997, tome II, p. 617.

<sup>11</sup> Paris, BNF, ms Latin 10525.

<sup>12</sup> Mais même les clercs d'Église peuvent être bien informés sur ce point; rappelons qu'à la même période, c'est un évêque d'Albi qui fut en charge des machines de siège dressées devant le château cathare de Montségur.

<sup>13</sup> Remarque dont a judicieusement fait part Jean-Michel Poisson lors du présent colloque.

une *Mission chez les Tartares*, les *Merveilles de la Terre d'outre-mer* d'Odoric de Frioul, une *Vengeance d'Alexandre*, et enfin deux textes qui datent l'ouvrage et précisent sa finalité, une *Chronique des règnes de Louis IX et de Philippe III* et surtout un „directoire adressé au roi Philippe IV par un frère précheur sur un projet de croisade”. À cette Bible est donc adjoint un programme politique militant de type „revanchard”, nourri de l'espoir de repartir en croisade. Autre exemple voisin, qui nous vient encore d'Angleterre, un psautier: le *Psautier Burdett*, peint dans les années 1280, où le destinataire de l'ouvrage figure revêtu des insignes de son ordre, celui de Saint-Jean de Jérusalem<sup>19</sup>. Resté inachevé, son propriétaire l'a sans doute emporté en Terre sainte lorsque, en 1286, il fut nommé, un an après le début des travaux, grand maître de l'ordre des chevaliers hospitaliers de Jérusalem et se rendit en Palestine. Au XIV<sup>e</sup> siècle, une *Bible* aujourd'hui conservée à la Bibliothèque de la Sorbonne ne manque pas d'allusions aux croisades; ainsi, dans le *Livre de Judith*, l'enlumineur oppose-t-il des combattants porteurs d'armoiries cruciformes à d'autres arborant des croissants noirs: les guerriers qui se font face évoquent par conséquent la lutte des chrétiens contre les musulmans.

Rien d'aussi flagrant ne ressort de la *Bible M*. Cependant, quelques indices renvoient peut-être implicitement à la croisade. L'insistance sur l'histoire de David, ancêtre du roi chrétien, est peut-être à mettre en relation avec le désir de reprendre Jérusalem aux musulmans; David, en effet, est toujours associé à la ville sainte, selon une conception „transtemporelle” de Jérusalem, sa cité<sup>20</sup>. L'héraldique, fictive ou réaliste, ne nous apprend rien. Les armes peintes sur les écus des chevaliers de la *Bible M*. ne sont guère susceptibles d'apporter quelque information sur l'éventuelle participation du commanditaire aux croisades: une bonne part des écus est vierge (plein) ou porte seulement un motif ornemental. Un seul bouclier est porteur de la croix latine, un autre de la croix de saint André<sup>21</sup>; l'héraldique léonine des boucliers, notamment un lion d'or sur fond azur qui caractérise le roi David<sup>22</sup>, évoquerait assez, à première vue, celle des Anglais, qu'il s'agisse du Cœur de Lion, mort cinquante ans avant, voire des Plantagenêt, ce qui n'aurait rien d'étonnant étant donné que les Anglais étaient présents aux côtés de Louis IX à la septième croisade; mais, entre tant d'armes au motif du lion, on a longtemps pensé qu'il serait vain de chercher à les attribuer à une personnalité précise – avant que Michel Pastoureau ne vienne se pencher

sur la question, les attribuant précisément au comte de Flandre, tandis que d'autres armoiries peuvent l'être à ses proches ou alliés<sup>23</sup>. Un aigle noir sur fond or<sup>24</sup>, notamment, identique à celui de l'Empire, ne prouverait guère que la bonne connaissance, par les enlumineurs, des règles de base de l'héraldique, ce qui n'aurait rien pour étonner, si les armoiries n'évoquaient celles, bien réelles, d'une famille proche du comte de Flandre, celle de Jean d'Acre<sup>25</sup>, cousin de saint Louis et fils de Jean de Brienne, baron champenois qui devint roi de Jérusalem et maria sa fille à l'empereur Frédéric II. Or, l'écu porteur de ses armes est le seul de tout le manuscrit à être figuré de manière frontale, comme dans un armorial. Ne s'agirait-il pas d'un indice? Faut-il y voir une piste pour élucider enfin la personnalité du commanditaire? Et, ce faisant, ne trouverait-on pas un autre élément concordant avec la thématique d'une „bible des croisades”?

Deux détails de l'armement défensif tendraient à rapprocher les illustrations de la *Bible M*. de la tradition des enluminures d'histoires de la croisade: les bons chevaliers arborent le plus souvent des écus triangulaires alors que leurs ennemis portent le bouclier rond du soldat musulman. Ils sont heaumés de casques fermés, tandis que leurs adversaires ne sont protégés que par un simple casque à nasal, obsolète; or, la coiffure est souvent ce qui différencie, dans les récits de conquête outre-mer, les Francs des musulmans: au siècle suivant, on retrouve ce trait, par exemple, dans les enluminures de l'*Histoire d'Outremer* de Guillaume de Tyr<sup>26</sup>, où les Francs arborent des heaumes fermés<sup>27</sup> tandis que leurs adversaires portent seulement des turbans. Mieux, dans la *Bible M*., on observe que le heaume est de surcroît frappé de la croix, non pas peinte, mais forgée sur la face des casques: les combattants étant systématiquement figurés de profil, on ne repère pas ce trait aussitôt d'autant que la branche horizontale de la croix abrite les fentes de vue et que la branche verticale joue un rôle d'armature; il n'en reste pas moins que la forme générale est sans conteste celle de la croix, et même, héraldiquement parlant, de la croix tréflée (dite aussi de saint Maurice, mais l'ordre de Saint-Maurice ne datant que de 1434, sa forme particulière ne saurait renvoyer à elle seule au combat contre les Infidèles); cette croix ressort particulièrement bien lorsqu'elle est peinte à l'or sur fond couleur de fer blanc ou rouge<sup>28</sup> ou, mieux encore et plus révélateur, en rouge sur fond blanc<sup>29</sup>: ce choix de couleurs évoque

<sup>23</sup> M. P a s t o u r e a u et P. S t i r n e m a n n, „La Bible Maciejowski”, conférence des Ymagiers, IRHT, 23 avril 2001.

<sup>24</sup> Folio 13.

<sup>25</sup> Observation d'un érudit auditeur à la conférence des Ymagiers, IRHT, 23 avril 2001.

<sup>26</sup> Paris, BNF, ms 22495, voir par exemple le f 154 v.

<sup>27</sup> Dans un *Traité des vices et des vertus* du XIII<sup>e</sup> siècle, le heaume symbolise l'espoir; ailleurs il signifie également l'obligation faite au chevalier de protéger l'Église, voir note 9.

<sup>28</sup> Folio 22.

<sup>29</sup> Folio 24 v, scène dans laquelle Saül détruit les Amalécites, et 45 v, David ou quelque chevalier de son parti. Blanc sur fond rouge: folio 30 v et 34 v.

<sup>19</sup> Vendu récemment à Sotheby's, Londres. Catalogue ill. Voir aussi *Le Psautier Burdett, une croisade miniature*, „Le Figaro”, 22 juin 1998, p. 10.

<sup>20</sup> „Événements et espérances liés à Jérusalem”, dans A. B o n n e r y, M. M e n t r é, G. H i d r i o, *Jérusalem, symboles et représentations dans l'Occident médiéval*, Paris, Jacques Grancher, 1998, p. 241-297, voir les p. 244-245. Voir, même page, la représentation de David en roi, peinte en France du nord à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>21</sup> Folio 3 v.

<sup>22</sup> Folios 9 v, 39, 40, 41.

directement les armoiries des Templiers ou de saint Georges apparaissant aux croisés devant Jérusalem, tel qu'on le voit dans les fresques et les enluminures des XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles<sup>30</sup>. Détail supplémentaire, on compte parmi les Philistins un Maure au faciès négroïde<sup>31</sup>, personnage alors systématiquement identifié à l'Infidèle. Pour autant, l'ensemble de ces détails ne constitue au mieux qu'un faisceau de présomptions, non une preuve.

Au XV<sup>e</sup> siècle, il existe encore des exemples de Bibles „militantes”, destinées au représentant d'un ordre de chevalerie: tel est le cas de la *Bible de Alba*, peinte en 1430. Cette Bible, augmentée d'une glose compilée par un rabbin supervisé par un Franciscain et un Dominicain, fut commanditée par Don Luis de Guzman, Grand maître de l'ordre de Calatrava, ordre voué à la reconquête de l'Espagne du sud sur les musulmans<sup>32</sup>. On peut y voir les scènes relatives à la prise biblique de Jérusalem traduites en termes militaires contemporains des enlumineurs et du destinataire. Comme dans la *Bible M.*, les machines de guerre sont représentées avec prédilection, notamment dans les images figurant l'assaut de la ville sainte, mais aussi avec moins de bonheur: elles ne visent pas toujours dans la bonne direction. Par ces différents traits, la *Bible de Alba* semble associée à l'idée de croisade. Certes, la péninsule ibérique paraît bien éloignée de la Terre sainte; cependant, comme le souligne Thomas Lüttenberg, „une idéologie nationale” de la *Reconquista*, qui comparait les exploits espagnols dans la lutte contre les infidèles au combat des croisés, était apparue en Espagne dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>33</sup>, et ce notamment à travers les images bibliques, toujours considérées comme de bons vecteurs d'un message politique. Ainsi, au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, le chancelier de l'ordre de la Toison d'Or, Jean Germain, n'avait-il pas suggéré au duc de Bourgogne Philippe le Bon de „propager l'idée d'une croisade par une suite de tapisseries” figurant l'histoire de Gédéon<sup>34</sup>. En Espagne même, les tapisseries de la cour d'Aragon abondent en allusions explicites aux croisades en Terre sainte et leur présence à la cour de Pierre IV, qui régna de 1336 à 1387, a pu être interprétée comme une référence politique à la *Reconquista* réussie: sont inventoriées des tentures figurant le roi Richard Cœur de Lion contre Saladin, d'autres représentant des scènes du *Voyage outremer* de Jean de Mandeville, ouvrage destiné aux pèlerins de Terre sainte, ou encore la prise de Jérusalem par Titus et Vespasien, sans oublier les neuf

preux<sup>35</sup>, thème issu des *Vœux du Paon*, de Jacques de Longuyon, œuvre elle-même inspirée du *Roman d'Alexandre*. Or, on compte, au nombre de ces preux chevaliers, Godefroy de Bouillon, mais aussi des personnages bibliques, Judas Maccabée, Josué et David, ceux-là mêmes que la *Bible M.* met le mieux en vedette et qui sont le plus volontiers représentés en chevaliers. Il semble donc exister, à la fin du Moyen Âge, une tradition d'images bibliques explicitement associées à l'idée de pèlerinage en Terre sainte et aux croisades.

La *Bible M.* me paraît donc avoir été conçue dans ce même „esprit de croisade” – „premier devoir de chevalerie” – selon l'expression d'Alphonse Dupront<sup>36</sup>, qui surgit en Espagne à même époque. Achevée un peu après le milieu du siècle, la *Bible M.* est donc en cours de fabrication dans les années qui suivent immédiatement l'appel à la croisade par Innocent IV, au concile de Lyon, en 1245: il faut certainement plusieurs années pour réaliser un ouvrage manuscrit doté d'un programme iconographique d'une telle ampleur. La *Bible M.* passait pour avoir été conçue dans la mouvance artistique de saint Louis et de sa Sainte-Chapelle<sup>37</sup>. Même si l'on perçoit aujourd'hui qu'il n'en est rien, c'est bien autour de saint Louis que se développaient les croisades. Or saint Louis avait fait vœu de croisade en décembre 1244, puis subi la défaite de Mansourah, en Égypte (1248), avant de décider de demeurer longuement en Terre sainte (1250-24 avril 1254). Les années 1243-1254 constituent justement une phase de resensibilisation à la croisade contre les Infidèles par le pape Innocent IV, qui précise la doctrine officielle sur la guerre sainte. Réalisée sans doute vers 1255, la *Bible M.* se situe pleinement dans ce contexte militant. Et Jean d'Acre, dont s'affichent les armoiries, était cousin du saint.

Or, en France du Nord, entre 1243 et 1250, cette mobilisation se lit jusque dans la littérature aristocratique: pas moins de trois chansons de croisade, anonymes, ont été composées, à la suite de celles du comte Thibaud de Champagne († 1251), pour un public d'aristocrates champenois très engagés dans les croisades<sup>38</sup>. Un riche terreau textuel a donc pu servir d'inspiration aux artistes et d'explication à une éventuelle confusion des genres entre la Bible et la guerre sainte du temps de saint Louis. On peut se demander si ce n'est pas pour le même genre de public et dans le même contexte de resensibilisation aux croisades que la *Bible M.* a été illustrée. Elle constituerait dans ce cas le prototype du genre et pourrait avoir eu une fonction didactique:

<sup>30</sup> Par exemple, vers 1170-1180, croix rouge sur le bouclier et la bannière blancs de saint Georges dans le *Planctus Jerusalem* de l'abbaye de Saint-Bertin: La Haye, Bibliothèque royale, ms 75 f 1.

<sup>31</sup> Folio 29 v.

<sup>32</sup> J. Schonfield, *An Illustration of Tolerance. La Bible de Alba*, FMR, n° 56, vol. XII, Milan, janvier 1992, p. 91-116.

<sup>33</sup> T. Lüttenberg, „Le tissu comme aura: les fonctions des tentures à la cour d'Aragon et à Barcelone (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)”, dans *Tentures médiévales dans le monde occidental et arabo-islamique*, sous la direction de F. Piponnier, *Mélanges de l'École française de Rome-Moyen Âge*, 1999, p. 384, note 50.

<sup>34</sup> Id., *ibid.*, note 39.

<sup>35</sup> Id., *ibid.*, note 50.

<sup>36</sup> A. Dupront, *op. cit.*, p. 578.

<sup>37</sup> Introduction au fac-similé du manuscrit: *Old Testament Miniatures. A Medieval Picture Book with 283 Paintings From The Creation to The Story of David*, introduction et légendes par S. C. Cockerell, préface de J. Plummer, New York, Braziller.

<sup>38</sup> W. C. Jordan, „Amen! Cinq fois Amen!” Les chansons de la croisade égyptienne de saint Louis, une source négligée d'opinion royaliste”, *Hommes de pouvoir: individus et politiques au temps de saint Louis*, „Médiévales”, 34, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes-Paris VIII, printemps 1998, p. 79-91.

qui pourrait encore douter, à la voir, du caractère sacré de la guerre en Terre sainte? La *Bible M.* aurait donc pu avoir comme finalité, outre la bibliophilie et la dévotion privée, le souci de remotiver son commanditaire à l'esprit de croisade. La Bible ne constitue-t-elle pas en effet „un historique de la possession de la Terre Sainte depuis les Juifs, auxquels les Chrétiens ont légitimement succédé”<sup>39</sup>? Olivier le Scholastique avait justement établi une série de concordances entre l'Ancien et le Nouveau Testament afin de le prouver<sup>40</sup>: l'Ancien Testament constituait une source argumentaire de première importance pour prêcher la croisade.

## II. La Bible médiévale et la guerre

La Bible n'est pas un ouvrage circonscrit au cabinet de travail des moines ou des grands clercs d'Église. Nombre de laïcs en disposent, et s'en servent de manière (religieusement) prophylactique pour se protéger de la mort ou faciliter le passage dans l'au-delà. Il semble que nombreux aient été les guerriers de haut rang à partir au combat avec une Bible sur eux: ainsi peut-elle presque être considérée comme une arme défensive. Un exemple remarquable nous vient d'Irlande, où une Bible a été retrouvée sur le cadavre même de son propriétaire, un Irlandais mort en 1177 à la bataille de Down<sup>41</sup>. Par ailleurs, les nobles destinataires n'hésitent pas à emporter leurs Bibles et autres livres de piété en campagne; le chevalier de Saint-Jean qui commanda le psautier Burdett l'emporta vraisemblablement aux croisades. Saint Louis également partait avec des livres pieux et en perdit d'ailleurs un en Terre sainte, qui fut miraculeusement retrouvé. Vu sa dimension importante, la *Bible M.* n'aurait guère pu être emportée commodément en voyage par un croisé, encore moins sur le champ de bataille. Cependant, c'est peut-être dans la même optique militante, pour ne pas dire militariste, qu'elle a été conçue: la mystique de la mort s'affirme presque à chaque image de combat. Les chevaliers ne rêvent que d'étriper leurs adversaires, de les couper proprement en deux d'un coup d'épée. Le combat n'est envisagé qu'à outrance.

### La guerre joyeuse

Sur la trentaine d'images de combats entre guerriers que figure la *Bible M.*, un décompte rapide met en effet le score à 103 morts et 93 blessés, gravement pour la plupart. Ce comptage morbide et la furie guerrière perceptible dans la gestuelle des combattants permettent d'apprécier pleinement la nature du sentiment sanguinaire de la „guerre joyeuse”, que l'on trouve déjà exprimé, au XII<sup>e</sup> siècle, par

<sup>39</sup> P. Alphandéry et A. Dupront, *La Chrétienté et l'idée de croisade*, Paris, Albin Michel, 1959, tome 2, p. 173.

<sup>40</sup> Id., p. 173.

<sup>41</sup> *Trésors d'Irlande, catalogue de l'exposition*, Paris, Galeries nationales du Grand Palais, 1982, notice 56.

la littérature et notamment par le troubadour Bertran de Born, compagnon de Richard Cœur de Lion<sup>42</sup>:

„Il me plaît de voir dans les prés  
Tentes et pavillons dressés  
Et je ressens profonde allégresse  
Quand je vois dans la campagne, en rang,  
Chevaliers et chevaux armés...”

„Je vous le dis, je ne me délecte pas autant à manger, boire et dormir qu'à entendre crier „Sus!” des deux côtés (...) et crier „Au secours! au secours!” et à voir tomber humbles et grands dans l'herbe des fossés et à voir, fichés dans les flancs des morts, les éclats de lance avec leurs banderoles”.

À la vue des images de la *Bible M.*, on éprouve bel et bien l'impression que le destinataire, voire les artistes, ressentait cette jubilation du combat et qu'ils trouvaient plaisir à retrouver, dans l'image, l'atmosphère enivrante du champ de bataille. Le réalisme est en effet d'une rare puissance, tant sur le plan de l'armement ou des machines de guerre, que sur celui de la traumatologie. Lorsqu'un chevalier reçoit un coup mortel, l'artiste prend bien soin de rendre l'impression de force du coup, par la posture de l'agresseur saisi en plein effort et la puissance de sa gestuelle lorsqu'il abat son arme, par le vouètement du blessé, ses gestes instinctifs de défense. Mieux encore, il va jusqu'à préciser, chose exceptionnelle à l'époque, l'expression du regard, afin de mieux transcrire l'agonie: sourcils haussés d'angoisse ou de surprise pour le blessé, yeux au ciel pour l'agonisant, yeux vides pour le mort. Il figure fort bien, en outre, l'impression d'abandon et de mollesse du corps des cadavres récents et l'effort désespéré que fournissent les chevaliers tombés pour tenter de se relever ou de s'abriter derrière la carcasse d'un cheval, tandis que les dépouilles de leurs compagnons morts sont écrasées sous les sabots des chevaux.

Aucun autre manuscrit de cette période ne rend compte de ces phénomènes et des blessures corporelles avec autant de réalisme<sup>43</sup>; P.-A. Sigal avait remarqué, en 1991, que les illustrations des romans de la table ronde montraient des blessures au combat dont on ne trouve pas l'équivalent dans les autres sources, ainsi des coups de lance visant la tête, cible en réalité trop petite pour être choisie par le joueur<sup>44</sup>. Rien de tel dans la *Bible M.* où les blessures

<sup>42</sup> Voir sur la „guerre joyeuse” G. Brunel-Lobrichon et Cl. Duhamel-Amado, *Au Temps des troubadours XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Hachette, collection La vie quotidienne, 1997, p. 54.

<sup>43</sup> Sur les manuscrits du XIII<sup>e</sup> siècle, voir M. Braner, *Manuscript Painting in Paris during the Reign of Saint Louis; a Study of Styles*, University of California Press, Berkeley-Los Angeles-Londres, 1977.

<sup>44</sup> P.-A. Sigal, *Les coups et blessures reçues par le combattant à cheval en Occident aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, in: *Le Combattant au Moyen Âge*, „Actes du XVIII<sup>e</sup> congrès de la S.H.M.E.S.”, Cid-Éditions, 1991, p. 172.

paraissent plausibles et peuvent être comparées à celles que présentent les squelettes de combattants dans la réalité. Ainsi les blessures à la tête sont-elles caractéristiques de celles que l'on découvre sur les squelettes demeurés sur le champ de bataille, telles qu'en ont publiées les archéologues polonais<sup>45</sup>. De surcroît, les blessures corporelles visibles dans la *Bible M.* sont plutôt moins spectaculaires que celles décrites dans les récits épiques – et même dans les écrits bibliques, ce qui accentue l'impression de réalisme dégagée par le manuscrit: on ne trouve que deux cas de corps tranchés en deux par le milieu, l'un (encore) incomplètement, au badelaire, l'autre totalement. Encore ne le sont-ils que sur une section horizontale, et non verticalement comme dans la littérature épique et ses illustrations, notamment lors de la mort de Roland, y compris dans les images postérieures à la *Bible M.*, ainsi dans un *Miroir historial* du XV<sup>e</sup> siècle<sup>46</sup>. On ne manque pas de lire, dans des *Chroniques russes* du X<sup>e</sup> siècle, que le beau coup d'épée est celui qui fend l'adversaire en deux malgré le casque et la cotte de maille<sup>47</sup>. Mais les chevaliers de la *Bible M.* se contentent d'exploits plus vraisemblables: on ne trouve que 11 cas d'amputation totale de mains ou de bras, sur un total de 82 blessures aux membres supérieurs et 29 décapitations sur un total de 139 blessures à la tête. De plus, les têtes tranchées par le milieu d'un coup de hache ou d'épée ne le sont jamais entièrement. La hache ou l'épée ne pénètre, au mieux, que jusqu'au haut du front voire au niveau de l'arête nasale, ce que confirment les crânes retrouvés dans les charniers et cimetières des champs de bataille.

### La traumatologie

Examinons à présent les différents types de blessures que la *Bible M.* présente à foison. Dans 26 images de combat entre guerriers, le sang – la „bière du corbeau”, comme disent les Scandinaves médiévaux – coule en ruisselets serrés, ou caille sur les plaies des défunts. Un comptage rapide dénombre près de 300 blessures. Malgré la diversité des situations et le nombre des morts, le corbeau, cette „mouette des blessures” des combattants nordiques, n'apparaît pas: faut-il y voir une réticence à l'égard d'une formule iconographique qui d'ordinaire est réservée à la représentation des corps de condamnés à mort, dont le cadavre est jeté aux animaux sauvages à titre de châtement judiciaire? Une seule séquence d'illustrations montre le champ de bataille après le combat. Certes, les guerriers morts sont dépouillés de leur costume militaire, ce qui permet d'identifier leur chef, mais ils ne sont pas dévorés par les bêtes.

Les cadavres laissés sur le champ de bataille sont ceux de guerriers blessés au corps à corps ou tombés de cheval. Dans les sources littéraires, les chutes de cheval sont cause de nombres d'accidents corporels voire de décès. Elles causent des fractures des membres supérieurs et inférieurs, épaules ou colonne vertébrale, qui immobilisent le chevalier et le mettent à la merci des adversaires. Dans la *Bible M.*, les chevaliers démontés sont piétinés par les combattants des deux partis, mais c'est surtout de cadavres qu'il s'agit: c'est le sort de la moitié des morts (51 combattants). Trois chevaliers sont tombés avec leur monture, encore vivante. Trois autres guerriers écrasés au sol n'ont pas perdu conscience, dont deux sont encore à cheval. Nul ne s'intéresse plus à eux, ce qui constitue peut-être un des principes déontologiques du combat équestre: on ne combat pas à cheval un ennemi à terre. Enfin, on n'observe pratiquement aucun cadavre de cheval, ce qui signifie que les montures se relèvent dans la majorité des cas: elles ne sont sans doute que bousculées, non blessées. Dans cette société fondée sur le cheval, on ne semble pas s'attaquer aux chevaux des ennemis, même pour démonter l'adversaire.

Sur les 200 morts et blessés environ que figurent les scènes de combat de la *Bible M.*, la typologie des blessures et leurs proportions respectives ne manquent pas d'intérêt. Les blessures à la tête sont prédominantes: 110, dont 47 plaies sont si profondes qu'elles ne peuvent être que mortelles, auxquelles on pourrait ajouter les 29 cas de décapitation. Au premier contact avec l'adversaire, on vise presque toujours la calotte crânienne qu'on tente de fendre d'un coup d'épée ou de hache dans un grand coup porté de haut vers le bas. Ce mouvement n'est pas le seul employé. Pour décapiter l'adversaire, il faut recourir à un grand mouvement tournant du bras sur un plan horizontal. Cette décapitation devait vivement impressionner les adversaires, mais plus sûrement encore le lecteur de l'image: leur nombre n'est-il pas excessif, épique plus que réaliste? D'autres plaies à la tête, en revanche, paraissent confirmées par l'archéologie du champ de bataille: des coups latéraux portés aux tempes ou à l'œil, qui constitue une cible particulièrement visée au moment du combat au corps à corps, une fois l'adversaire désarmé: on lui plonge une dague dans l'orbite, sans nul doute pour atteindre le cerveau. Si la pommette, fragile, et la tempe sont souvent atteintes, c'est peut-être par défaut de visée; cependant, le nombre important de blessures à la tempe relevés dans la réalité paraît contredire cette observation: 45% sur un corpus de 73 crânes<sup>48</sup>. En revanche, contrairement aux sources écrites qui décrivent des joutes, on ne trouve pas dans la *Bible M.* d'exemple de blessures à l'œil dues à un coup de lance: il

<sup>45</sup> Voir A. N a d o l s k i, *Grunwald 1410*, Warszawa, 1993, et B. Ł u c z a k, *Antropologiczne źródła informacji historycznej*, Łódź, 1996, p. 49, 53-58, 60, 62, et surtout 66.

<sup>46</sup> Chantilly, Musée Condé, ms 722 f 111 v.

<sup>47</sup> J.-P. A r r i g n o n, *Le guerrier russe, IX<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, d'après les données archéologiques*, in: *Le Combattant...*, p. 124.

<sup>48</sup> Voir R. P e r r o t, *Les blessures et leur traitement au Moyen Âge*, „Histoire et archéologie”, n° 97, 1985, p. 42-47, cité par O. B o u z y, *Epées, lances et enseignes entre Loire et Meuse, du milieu du VIII<sup>e</sup> à la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Textes, images, objets*, thèse de doctorat, sous la direction de P. Contamine, Université de Paris IV - Sorbonne, 1994, 4 vol., dactyl.



ne serait pas prudent de viser une telle cible, trop petite pour être atteinte à coup sûr de la lance, surtout alors que de nombreux adversaires sont porteurs d'un heaume fermé.

Il y a donc coïncidence entre sources écrites et iconographiques sur les types de coups portés à la tête à l'aide d'une épée, nombreux dans les deux cas, et confirmation de l'archéologie militaire; au XV<sup>e</sup> siècle encore, si l'on en juge au charnier de la guerre des Deux Roses fouillé en 1996 à Towton, en Grande-Bretagne, les blessures à la tête sont prédominantes, surtout occasionnées par des armes tranchantes ou par perforation de pointes de flèche. Les coups de massue occasionnaient les blessures les plus graves, mais l'on n'en mourrait pas forcément: neuf des trente-huit individus inhumés à Towton étaient porteurs d'anciennes blessures, guéries, à la tête<sup>49</sup>.

Les blessures aux membres supérieurs, bras et épaules, arrivent au second rang, avec 82 exemples. Dans la *Bible M.*, on vise particulièrement le bras (32 cas), puis l'épaule (23 cas), enfin l'avant-bras (15 cas), à moins qu'il ne s'agisse alors que des coups ayant dévié de leur but. Ces chiffres sont comparables à ceux que procure l'analyse des sources écrites, notamment des chansons de geste: les deux-tiers des coups portés ailleurs qu'à la tête frappent au-dessus de la ceinture. Peu de coups ont été portés avec une force suffisante pour transpercer le corps de part en part ou pour trancher le membre: le bas du bras et le poignet sont alors les cibles privilégiées. Les membres portent des blessures multiples: la combinaison la plus courante est celle d'une plaie au bras et à l'épaule. On ne voit jamais l'arme responsable de la plaie: en effet, aux blessures des membres supérieurs s'ajoute le plus souvent un dernier coup qui achève le guerrier: c'est l'arme qui cause cette dernière blessure que nous montre l'artiste.

En se fondant sur ces images, on pourrait tenter de reconstituer le déroulement d'un combat. Les blessures au bras sont portés au début de l'affrontement et l'on commence par viser l'épaule de son adversaire pour le désarmer; il lève alors le bras dans un geste instinctif de défense; ce dernier est frappé au bras, qui perd toute force; alors on peut lui donner sans risque le coup de grâce. La *Bible M.* diffère donc sensiblement, sur ce point, des sources littéraires narrant des joutes et tournois, dans lesquelles les blessures aux bras sont peu mises en valeur car, dans la majorité des cas, il s'agit de coups visant la poitrine et qui ont manqué leur but: chose peu glorieuse. Elle s'avère également en retrait par rapport à la littérature épique, où mains, pieds, mais aussi cœurs et cerveaux jonchent littéralement le sol<sup>50</sup>. Dans la *Bible M.*, rien d'aussi excessif. Mais les atteintes portées aux membres supérieurs sont parmi les coups les plus fréquents et elles semblent volontairement assénées sur cette partie du corps. Ainsi le bras droit, qui est le bras armé, est-il plus souvent atteint que le bras gauche (44 cas contre 26). En outre, si le bras gauche est souvent montré porteur de blessures, c'est aussi pour

répondre à un impératif artistique: pour accentuer l'efficacité de la scène, l'artiste choisit de multiplier les blessures, mais il est obligé pour ce faire de les représenter du côté du corps des acteurs exposé au lecteur de l'image: or, tous les chevaliers ne sont pas dessinés sur le même côté. Si l'image était une photo, ce qu'elle n'est pas, et non une mise en scène, la proportion de blessures au bras droit serait encore supérieure à ces chiffres.

Les blessures au torse tiennent la troisième place: 50 exemples, dont 22 ont touché le côté ou les côtes, 19 ont visé le ventre, et 9 seulement la poitrine. Les blessures à la poitrine sont dues essentiellement à des jets de flèche ou des coups de lance portés de haut en bas, jamais de coups d'épée. Les blessures au côté sont le fait de coups de lance, sans doute déviés, plus rarement de flèches, de dague ou d'épée, ce que confirment les sources littéraires qui parlent de coup d'épée „parmi les côtes”<sup>51</sup>. Les blessures au ventre sont surtout dues à des coups de dague et d'épée (3 et 7 cas), mais aussi de lance (6 cas). S'agit-il dans ce cas de coups visant la poitrine et ayant manqué leur but, d'autant que la lance est tenue inclinée vers le bas? C'est en tout cas un type de coup connu par les sources écrites; un exemple miraculeux est donné par P.-A. Sigal pour un chevalier du Rouergue dont les intestins sont touchés et qui de surcroît souffre d'un fer de lance coincé dans la colonne vertébrale. À en croire la *Bible M.*, ce coup semble un „must” du combat du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle: viser le ventre, l'atteindre de coups perforants de lance, mais aussi et surtout de dague ou d'épée, est une bonne recette pour éliminer l'adversaire.

On peut comparer la localisation des blessures dans l'image à celle procurées par les sources écrites, notamment les récits de miracles. Dans ce cas, sur 119 exemples étudiés par P.-A. Sigal, on trouve, dans l'ordre, des blessures

à la poitrine	56
à l'épaule ou au bras	23
aux hanches ou aux côtes	19
à la gorge	7
à la tête ou au ventre	3
au dos	2
aux cuisses et aux jambes	indéterminé

Dans la *Bible M.*, les proportions (et donc les priorités des combattants) diffèrent sensiblement sur certains points, mais sont très proches sur d'autres:

à la poitrine	9
à l'épaule ou au bras	82
aux hanches ou aux côtes	22
à la gorge	8 + 29 décapitations
à la tête	109
au ventre	19
au dos	2
aux cuisses	0
aux jambes	1

<sup>49</sup> Voir „L'Archéologue”, 53, avril-mai 2001, p. 52.

<sup>50</sup> Voir, dans le présent volume, la contribution de J.-C. Hélas.

<sup>51</sup> P.-A. Sigal, *op. cit.*, p. 173, n. 18.

### Les techniques du combat

L'observation de la *Bible M.* apporte des informations précieuses sur les techniques du combat à outrance sur le champ de bataille. Les enlumineurs ont privilégié celles des chevaliers, presque seuls à être représentés dans les images de combat: on n'observe en effet que peu de piétons en action, moins d'une trentaine. C'est donc le combat chevaleresque qui nous est ici présenté, et son observation bouscule quelquefois les idées (reçues?) que nous avons de la bataille chevaleresque et de sa déontologie. Dans quelle mesure les artistes étaient-ils au fait du déroulement des combats? On peut espérer de leur part un réalisme relatif: un noble commanditaire aurait sans doute très mal supporté, au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, que des chevaliers soient figurés se battant sinon comme des chiffonniers, du moins comme des piétons.

On remarque notamment que la tête et les parties molles sont plus souvent visées dans l'image que dans les sources écrites: ce sont là des blessures moins glorieuses mais plus efficaces pour tuer l'adversaire. Cette information est confirmée par l'examen d'images, nombreuses, issues des romans guerriers contemporains, ainsi l'histoire d'Alexandre le Grand, modèle de conquérant et héros des croisés<sup>52</sup>. Les combattants à l'épée qui ont inspiré les enlumineurs de la *Bible M.* coupent de préférence le cou de leur adversaire, ce qui exigeait moins de force que de leur couper la tête en deux verticalement; cependant, les gorges simplement tranchées sont rares: ce sont sans doute surtout des blessures occasionnées par les piétons armés de dagues, qui n'ont pas de raison d'être montrées ici. En revanche, exécuter son adversaire en fuite ne gêne pas les chevaliers de la *Bible M.* Les blessures infligées par derrière sont en effet relativement nombreuses: elles interviennent dans 21 des 26 scènes où le combat est engagé. Or, si frapper par derrière est encore chose normale aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, il n'en va plus de même, pensait-on, au plein cœur du XIII<sup>e</sup>. A-t-on surestimé la déontologie des chevaliers? S'est-elle imposée plus tard qu'on ne le croit? Ou faut-il en déduire que l'esprit chevaleresque n'a plus cours lorsqu'il faut gagner une bataille qui, de surcroît, ne menace que des ennemis de la foi? Dans tous les cas, les disparités entre les corpus iconographique et littéraire s'expliquent vraisemblablement par la finalité du combat, qui dans le cas de la *Bible M.* n'est pas une simple joute ou un affrontement courtois mais un combat à mort, ni un affrontement entre chrétiens mais entre soldats de Dieu et païens. Au demeurant, si le doute demeurait, l'archéologie serait là pour trancher: les têtes des combattants portent bel et bien la marque des entailles de coups d'épée, parfois même à répétition, sur l'arrière de la calotte crânienne<sup>53</sup>, avec pas moins de quatre impacts!<sup>54</sup> Enfin, dans les deux sources, les blessures au-

dessous de la ceinture sont quasiment inexistantes. Sont-ce là, déjà, les prémisses d'une pratique déontologique, que l'on retrouve aujourd'hui encore dans l'escrime au fleuret? Il faut plus vraisemblablement l'interpréter comme la recherche purement technique d'une efficacité maximale: désarmer l'adversaire le plus rapidement possible. Les images, comme du reste l'archéologie, démontent les idées reçues sur le combat chevaleresque.

En revanche, certaines concordances existent entre images et littérature: les blessures à la masse d'armes, rarement mentionnés dans les romans de chevalerie, sont tout aussi rarement montrées par l'image. Dans les sources littéraires, les blessures par flèche paraissent peu mortelles. Dans la *Bible M.*, tous les blessés par flèche continuent en effet de se battre alors que succombent ceux atteints d'un carreau d'arbalète. Comme on l'a souvent remarqué par ailleurs, la frappe de taille l'emporte largement, dans la *Bible M.*, sur la frappe d'estoc et les coups tranchants sont préférés à la frappe contondante. La frappe de taille se fait presque toujours de haut en bas; c'est cependant loin d'être la seule technique de taille à être figurée dans la *Bible M.*: ainsi les décapitations exigent-elles des coups d'épée portés dans un grand mouvement tournant horizontal du bras. L'estoc est peu représenté, nul ne s'en étonnera. C'est une technique de combat encore marginale au XIII<sup>e</sup> siècle. On trouve un exemple de coup donné d'estoc, visant le ventre, dans l'histoire de Perceval. Quelque trente ans après la *Bible M.*, en 1280, un Gilles de Rome préférera le coup d'estoc: on a moins d'os à trancher pour abattre l'adversaire, on se fatigue moins; on surprend mieux l'adversaire: de taille, il faut prendre de l'élan, ce dernier comprend quelle partie de son corps est visée, pour frapper de taille il faut découvrir son flanc droit et l'adversaire peut en profiter pour vous atteindre le premier.

Dans la *Bible M.* comme dans la réalité connue par des études de cimetières de guerre, on frappe encore surtout de taille, de haut en bas, et en visant d'abord les bras, ensuite la tête. À deux exceptions près, toutes les blessures sont tranchantes ou perforantes. Mais le nombre des blessures abdominales dues à des coups de dague ou d'épée montre que la frappe d'estoc, surtout dans les parties molles, est une technique en voie d'affirmation. Cependant, dans le combat à cheval, presque le seul à être représenté ici, les gestes relevant de l'escrime sont rares, pour ne pas dire inexistantes. On ne relève aucun entrecroisement d'épée. La frappe d'estoc consiste donc essentiellement à planter une dague dans le ventre de son adversaire ou à passer ce dernier au fil de l'épée en lui passant la lame à travers le corps. Dans ces deux cas, l'arme n'est pas retirée, ce qui n'est guère plausible si ce n'est pour démontrer au lecteur de l'image la cause du décès ou pour sous-entendre que le vainqueur est mort également. En réalité, chacun cherche à tuer son adversaire le premier et le plus vite possible pour éviter d'être soi-même blessé dans l'affrontement. C'est sans doute la raison pour laquelle la frappe d'estoc vise plutôt les parties molles, avec davantage de chance d'annihiler l'adversaire, qui ne résiste pas à l'épanchement de ses entrailles lorsque ressort la dague, l'épée ou la lance.

<sup>52</sup> Voir par exemple le manuscrit conservé à Hanovre, musée Kestner, peint dans le Rhin Moyen au début du XIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>53</sup> Voir B. Ł u c z a k, *Antropologiczne...*, op. cit., p. 51, 53, 58, 77.

<sup>54</sup> Id., *Ibid.*, p. 56.

Car, dans la *Bible M.*, les chevaliers sont aussi armés d'une dague<sup>55</sup>, qui leur permet d'achever l'ennemi, et la lance n'est pas tenue bloquée sous l'aisselle, comme c'est le cas lors d'une joute, en tournoi, mais tenue comme un javelot, pointée de haut en bas pour viser non l'écu ou la poitrine mais le ventre de son adversaire. Ce type de coup, souvent figuré par les artistes de la *Bible M.*, ne laisse pas de troubler. On a longtemps pensé que la technique de la „lance couchée”, calée sous l'aisselle, l'a emporté dès le XII<sup>e</sup> siècle sur celle consistant à s'en servir comme d'une pique ou d'un javelot, à la manière des combattants à pied; après en avoir exagéré la portée historique, car c'est la seule à être uniquement „chevaleresque” ou plutôt adaptée au seul combat équestre, on a eu tendance à en minimiser l'impact<sup>56</sup>. Que penser à la vue de ces enluminures: la lance couchée est-elle moins répandue qu'on ne l'a dit ou les artistes n'ont pas enregistré les progrès des méthodes de combat? Ces derniers n'avaient-ils qu'une expérience de piéton? Ou plus vraisemblablement ne serait-ce que la lance couchée valait davantage pour la joute que pour le combat à mort?

Quoi qu'il en soit, les blessures à la tête sont de loin plus nombreuses que celles visant le ventre. Elles sont dues à des coups de hache ou d'épée, jamais de lance. Ainsi, pour résumer, toucher la tête est considéré comme la meilleure façon d'éliminer son adversaire; toucher les membres inférieurs ne causerait pas de blessures mortelles et l'on se découvrirait trop à frapper bas; en revanche, pour s'assurer de la victoire, il faut commencer par désarmer l'adversaire en le frappant au bras. On voit que les combattants privilégient aussi les coups portés dans les parties molles (on étrie son adversaire). Mais l'on observe surtout, d'après la *Bible M.*, que les combattants reçoivent plusieurs blessures avant de succomber. On cherche à infliger des blessures incapacitantes, notamment au bras, avant d'achever à moindre risque l'adversaire. Selon la *Bible M.*, le combat se déroule ainsi: on désarme l'adversaire en le frappant à l'épaule; ce dernier lève instinctivement le bras pour se protéger la tête du coup suivant. Il reçoit donc une blessure incapacitante au bras, sous forme d'entailles impressionnantes, qui tranchent muscles et tendons. Comme il est désarmé et affaibli, il n'y a plus de risque pour son agresseur qui, ce faisant, peut désormais découvrir sans danger son flanc droit pour le frapper de haut en bas sur la tête afin de lui ouvrir le crâne, à moins qu'il ne lui plonge son épée dans le ventre.

Le combat équestre s'achève souvent au corps à corps, ce qui implique des techniques d'immobilisation de l'adversaire à pied ou même à cheval et explique l'usage de la dague par les chevaliers eux-mêmes et non les seuls piétons. Une fois l'adversaire désarmé, on lui bloque le cou et la tête dans le pli du coude pour lui plonger, de l'autre main,

une dague dans le cœur ou dans l'œil en visant le cerveau. On lui renverse la tête en arrière pour lui trancher la gorge. Ce ne sont pas là des gestes réservés aux piétons. Les techniques qui permettent à un guerrier à cheval d'achever son adversaire n'ont rien de particulièrement honorable: ils cherchent avant tout l'efficacité. La *Bible M.* ne rend donc compte d'aucun code de l'honneur strictement observé. Il est vrai qu'il s'agit ici de défaire des Infidèles présentés comme couards. Dans l'idéal, les blessures dans le dos, rares, sont surtout des blessures sortantes, le code d'honneur interdisant de prendre la fuite. Ici, dans le cadre d'un combat contre les ennemis de la foi, tous les coups sont permis, y compris frapper son adversaire dans le dos. Le code déontologique interdit la fuite aux combattants, ce qui n'est pas le cas dans la *Bible M.* qui suit, dans ce cas de figure, la leçon de la Bible où les ennemis fuient régulièrement devant Joab, Saul ou David<sup>57</sup>. Nombreux sont donc les fuyards et tout aussi nombreux les chevaliers qui les massacrent dans le dos. Le code déontologique ne vaut pas pour les ennemis de la foi. Selon Jean Flori, la guerre chevaleresque „se différencie assez notablement de la guerre des combattants ordinaires et aussi de celle que mènent les chevaliers contre les non-chevaliers, qu'ils soient piétons chrétiens, „barbares” des confins celtiques ou baltiques, ou musulmans d'Espagne ou de Terre Sainte”<sup>58</sup>. L'illustration de la *Bible M.* lui donne pleinement raison.

## Conclusion

La représentation dans des Bibles de scènes actualisées de combat constitue une forme de légitimation de la violence guerrière des grands aristocrates, à laquelle devaient être sensibles les commanditaires de manuscrits. En effet, dans la *Bible M.*, on ne laisse pas de survivants. Seules deux images, et encore n'est-ce que par respect du texte biblique, montrent qu'on peut faire des prisonniers, chevaliers ou piétons<sup>59</sup>. Au total, la *Bible M.* donne une image très différente de celle des sources littéraires, où les morts sont somme toute peu nombreux. Ici, ils l'emportent en nombre sur les blessés et ces derniers sont presque tous atteints de blessures graves, voire mortelles. Y a-t-il amplification artistique dans la proportion des morts et des blessés? Ou adéquation à la réalité? Les exemples historiques connus de combats à outrance démontrent à quel point les résultats pouvaient en être meurtriers.

Si les enlumineurs de la *Bible M.* se complaisent dans l'exhibition de blessures atroces, ils semblent en revanche soigneusement éviter de représenter le champ de bataille après le combat. Il aurait alors fallu montrer, réalité moins glorieuse – et peu tentante si le manuscrit avait une finalité didactique – les cadavres abandonnés aux charognards, sort

<sup>55</sup> Comme le sera encore, dans le premier quart du XV<sup>e</sup> siècle, le chevalier Bertrand Du Guesclin qui la porte au côté gauche. Voir Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève, ms 814.

<sup>56</sup> J. Flori, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, Paris, Hachette, coll. La vie quotidienne, 1998, p. 94-95.

<sup>57</sup> La fuite est d'ailleurs une technique de combat employée par les Turcs contre les Francs, Id., *ibid.*, p. 98.

<sup>58</sup> Id., *ibid.*, p. 99.

<sup>59</sup> Folios 3 et 24 v: capture de Loth et capture d'Agag par Saül.

réservé, dans la vie civile, aux condamnés à mort. Ils montrent tout de même comment les morts sont dépouillés de leurs habits, ce qui peut faciliter l'identification des corps et notamment du chef. Que les chevaliers admettent l'abandon de leur corps, d'ailleurs en parfaite conformité avec l'idée de martyr et les opinions professées par des Pères de l'Église, tel saint Augustin, est là une chose qui stupéfie, voire choque les simples laïcs comme l'étaient les artistes. Deux siècles après la *Bible M.*, Michele Marullo, un poète né à Constantinople l'année même de la chute de la ville aux mains des Turcs, en 1453, s'exprime sur ce point: „Anonyme passant, qui voit dans ces campagnes désertes tant de milliers de braves laissés en pâture aux charognards hideux, cesse de t'étonner: l'usage, chez eux, est de chercher au combat une belle mort et non un beau tombeau”<sup>60</sup>.

Mais, à voir les réticences de la *Bible M.*, qui évite aussi de figurer la mise en terre du guerrier mort, on peut se demander si tel était vraiment leur souhait. Un prédicateur comme Thomas de Cantimpré, à la même période, est sans doute plus près de la réalité des sentiments lorsqu'il évoque les champs de bataille. Alors résonne un tout autre son de cloche; il raconte comment des femmes vont sur le terrain pour enterrer les morts et soigner les blessés; l'une prend la tête d'un blessé sur ses genoux et l'exhorte à „songer à Dieu”; le soldat dit alors „je confesse que je suis venu à l'armée sous la contrainte et avec l'intention de ne blesser personne. Il se signe et rend l'esprit. La matrone présente jure qu'elle a vu à ce moment là un petit oiseau sortir de sa bouche et monter au ciel”<sup>61</sup>. Révélatrice, sans doute, est l'absence de scènes de ce genre dans la *Bible M.*; ce manque n'est pas sans évoquer les controverses anciennes sur la mort du guerrier: est-il un soldat de saint Pierre, voire de Dieu? Un meurtrier? Le soldat de Thomas de Cantimpré, contemporain de la *Bible M.*, se pose à l'évidence la question au moment de rendre l'âme, même si la chute de l'historiette tend à convaincre le lecteur de la pureté d'âme du combattant mort à la guerre.

C'est bien avant l'an 1000 que la rédemption, en effet, est promise aux combattants pour la guerre sainte: les clercs accordent par avance le royaume des cieux à qui y périra. Avant le combat, une messe est dite pour les guerriers, qui reçoivent l'absolution pleine. S'ils meurent, comme le rappelle l'archevêque Turpin dans la *Chanson de Roland*, ils vont tout droit au paradis: „si vous mourez, vous serez de saints martyrs, vous aurez des sièges au plus haut paradis”. Mais aucune allusion de ce genre n'apparaît dans la *Bible M.* Seule une enluminure où, vêtu en chevalier tout armé, un guerrier vétéro-testamentaire reçoit l'hostie en communion (bien avant le christianisme!) évoque l'office qui précède le combat. Il est vrai qu'encore au XV<sup>e</sup> siècle rares sont les enluminures de manuscrits qui prennent soin de montrer que les chevaliers croisés décédés ont droit

à une place privilégiée auprès de Dieu; encore ne sont-ils pas, comme le disait Turpin, assis au plus haut des cieux mais debout pour l'éternité, en armes, sous une tente d'un blanc immaculé, au plus haut du paradis, certes, mais également à l'arrière-plan<sup>62</sup>.

„Parmi les choses mortelles, il n'y en a pas de plus incertaines que les événements de la guerre, pas de plus imprévisibles et pas non plus qui dépassent autant la raison humaine”, écrit, à la fin du Moyen Âge, un chancelier florentin, Caluccio Salutati<sup>63</sup>. Les massacres de la *Bible M.* n'outrepassent pourtant pas encore la raison humaine, du moins pas autant que ne le feront les enlumineurs du XV<sup>e</sup> siècle, dont le réalisme et le dolorisme, pour ne pas dire le sadisme, s'accroissent avec le temps. La guerre sainte, biblique, qui figure au premier plan des intérêts de la *Bible M.* est, comme le disaient saint Bernard ou Guibert de Nogent, au XII<sup>e</sup> siècle, particulièrement adaptée aux chevaliers: „C'est pour eux que Dieu a institué, en notre temps, des guerres saintes...”<sup>64</sup>. Les enlumineurs de la *Bible M.* en sont conscients, qui ont dû côtoyer les milieux militaires, comme le démontrent certaines images. Même s'ils ne sont pas des guerriers, et même si l'esthétisme et la mise en scène l'emportent indéniablement sur le réalisme brutal de la guerre, ils ont une certaine expérience du combat à mort (de première main, visuelle?), et pas seulement de la joute, expérience dont ils ont dû bénéficier par l'intermédiaire de leur commanditaire. Ce manuscrit, qui demeure anonyme, n'a certes pas été conçu pour une femme ou un clerc. Il a plutôt été destiné à un homme d'armes de haut rang, un de ces chevaliers „entre saint et boucher”, pour reprendre l'expression frappante de Jacques Le Goff qui trouve une application idéale dans l'illustration de ce manuscrit exceptionnel qu'est la *Bible Maciejowski*.

<sup>60</sup> *Mortui pro patria*, dans Musae reduces, *Anthologie de la poésie latine de la Renaissance*, trad. P. Laurens, éd. E. J. Brill, Leiden, 1975, p. 107.

<sup>61</sup> Thomas de Cantimpré, *Le Livre des abeilles*, trad. et comm. de H. Platelle, Turnhout, Brepols, 1997, p. 111.

<sup>62</sup> Manuscrit de Denis de Rickel, *Traktat über die vier letzten*, Bibliothèque Albert I<sup>er</sup>, Bruxelles, f 125 v.

<sup>63</sup> Cité par F. C. Cardini, 1492, *l'Europe*, Solar, 1989.

<sup>64</sup> J. Flori, *op. cit.*, p. 197.



Illustrations de la *Bible Maciejowski*, France, XIII<sup>e</sup> siècle. Conservée à New York, Pierpont Morgan Library, ms 638.